
MORALISCHE WOCHENSCHRIFTENInstitut für Romanistik, Karl-Franzens-Universität Graz

Permalink: <http://gams.uni-graz.at/o:mws.2990>

Ebene 1 »

XXXI. Discours

Ebene 2 » Je vous ai promis, Messieurs les Sçavans, de vous adresser quelquefois la parole, je prétens bien m'acquitter de cette promesse. Ce n'est pas que j'espere de vous desabuser de votre mérite ; je sçai trop bien que vous ne raisonnez pas, & on est incorrigible, quand pour se retirer de ses erreurs on ne se laisse pas guider par les lumieres de la raison. Tout mon dessein ne tend qu'à faire voir aux autres Hommes les foibles fondemens sur lesquels ils fondent l'estime qu'ils ont pour vous, & les titres glorieux qu'ils vous prodiguent. Je vous ai entretenus une autre fois sur l'inutilité des [264] Sciences qui sont l'objet de vos travaux, & je croi avoir montré suffisamment, que votre attachement pour les minuties de l'Antiquité, votre recherche de l'origine des mots, les soins que vous employez à déchiffrer les Médailles ; en un mot, que toutes vos Etudes n'ont guères plus de mérite qu'une parfaite fainéantise. Le moyen, dites-vous, de comparer un Homme qui mene une vie oisive à un Sçavant laborieux, qui passe régulièrement tous les jours douze heures dans son cabinet, sans se permettre le moindre relâche ? Douze heures, Messieurs, c'est beaucoup en vérité ; quand même vous vous attacheriez à des Etudes véritablement utiles, je ne m'étonnerois plus que l'esprit & le bon-sens fussent si rares parmi vous. Quel feu d'imagination ne s'éteindroit pas par un travail si assidu ? Quelle pénétration d'esprit n'en seroit point émoussée ? Vous vous imaginez sans doute, que plus on étudie & plus on fait de progresz, & que dans douze heures on apprend davantage qu'en six. Je ne suis pas de votre sentiment, & je vous soutiens qu'en six heures on apprend davantage qu'en douze. Le paradoxe est fort ; mais il n'en est pas moins véritable.

Vous devez sçavoir par expérience, que les forces de l'esprit, comme celles du corps, sont sujettes à s'épuiser : vous n'ignorez pas encore que les progresz qu'on fait dans les Etudes, dépendant de la justesse & de la pénétration de l'esprit, s'affoiblissent à mesurer que l'esprit se lasse. Vous me permettez bien de conclure de ces deux vérités, que quand on pousse l'étude plus loin que ne peuvent aller les forces de l'ame, cette application est vaine, & qu'on cesse d'apprendre. Ce n'est pas tout ; je soutiens encore qu'alors on desaprend, & que les idées dont on surcharge le cerveau, ne servent qu'à embrouiller, & même à effacer en partie les idées que la mémoire pouvoit contenir auparavant avec facilité. Il en est à-peu-près de ceci, comme d'un vase rempli de quelque liqueur jusqu'aux bords ; si vous y versez encore quelque liqueur nouvelle, non seulement celle-ci s'enfuira ; mais elle entraînera encore une partie de l'autre qui sans cela seroit facilement restée dans le Vase.

Je ne parle ici que de la plus saine partie des Sçavans ; c'est-à-dire, de ceux qui veulent arranger dans leur cerveau quelque chose de ce qu'ils lisent, & j'avouë que mon raisonnement ne conclut point contre ceux qui travaillent seulement pour leur Recueil, & non pas pour leur mémoire. Ces derniers peuvent donner au Public de gros Volumes, & passer pour Auteurs du premier ordre ; cependant ils ne sçavent rien, tout ce qu'ils ont de sçavant c'est leur Recueil, & si quelque malheur les en privoit, à peine garderoient-ils une teinture légère du fruit de leurs veilles. [266] Ils s'attachent plutôt <sic> à un métier qu'à l'étude, & n'ont garde de fatiguer leur esprit dont ils ne se servent presque point. Un Forgeron, un Charpentier peuvent travailler des journées entieres, rien n'empêche ces Sçavans d'en faire de même.

Selbstportrait » Pour moi, qui ne connois point d'étude sans pénétration, je ne sçaurois m'enfermer toute ma vie dans un Cabinet ; j'aime mieux que par une vicissitude aussi agréable qu'utile, le sérieux de l'étude me fasse goûter davantage les plaisirs innocens, & que l'agrément de ces plaisirs m'entretienne dans l'enjoûment nécessaire pour étudier avec fruit.

Zitat/Motto » Pour aujourd'hui c'est bien assez d'étude,
 Ne la poussons jamais jusqu'à la lassitude.
 Mes chers Livres adieu, je vais à l'Opéra ;
 Sans sçavoir ce qu'on y jouëra :
 Car de ces grands Acteurs la Troupe un peu ha die <sic>
 Tour-à-tour représente Opéra, Comédie,
 Et Tragedie.
 Mais on jouëra
 Ce qu'on voudra,
 De l'humeur dont je suis tour me divertira.
 Loin la sottise raison qui n'est jamais contente.
 Entrons à tout hazard. Pas une ame vivante
 N'est encore au Parterre, & pourtant il est tard.
 Dans les Loges personne, excepté ce Vieillard,
 Qui toujours échauffé d'imaginaires flâmes, [267]
 Attaque impunément la vertu de ces Dames.
 On dit que tête-à-tête il ne s'y risque plus ;
 Il sçait ce qu'il en coûte à des Amours perdus,
 De trouver un objet, dont la malice noire,
 Pour les faire enrager leur cède la Victoire.
 Voici pourtant dix ou douze Officiers,
 Du Parterre trop large ordinaires piliers.
 Des Coëffes j'en vois trois ou quatre,
 Dans les deserts du sombre Amphithéâtre.
 Actrices je vous plains, chacune de sa part
 A peine payera les mouches & son fard.
 Cependant la toile est levée,
 Je vois paroître une grosse crevée,
 Brulant envain pour les divins apas
 De cet Adonis gros & gras.
 Que son air emporté peint bien la jalousie !
 Et qu'elle a bonne grace à faire la harpie !
 Peut être un peu d'Original
 Entre-t-il dans cette Copie,
 Enfin elle ne fait pas mal.
 Convenons-en encor, le Sieur de Touv...
 Est bon Acteur, a la voix belle ;
 Je lui souhaitois fort des charmes moins dodus,
 Et la taille d'un pied plus haute ;
 Je sçai, s'il ne la pas, que ce n'est pas sa faute,
 Ce n'est pas la mienne non-plus.
 Quelle Venus, Ciel ! quelle Buse°!
 Quel air embarrassé ! quelle mine confuse !
 Par ces gestes déconcertez,
 Que les jeux & les ris sont mal représentez ! [268]
 À cette inaction n'est il point de remède ?
 La Belle, on te prendroit pour Petit-Jean qui plaide,
 Et que font-là ces bras pendus à tes côtes ?
 Mais quelle affreuse dissonance ?
 Ciel ! l'Orchestre n'y songe pas,
 Il est d'ailleurs d'un ton trop bas,
 Et l'Acteur en courroux en maudit l'ignorance.
 Bachiche envain fait signe à ces Brouillons,
 Et du Concert troublé veut bannir la discorde : -2-
 Et si ! Messieurs, allez racler vos Violons
 Chez les Danseurs de corde.
 Se pourroit-il que D...
 N'entendît pas ces sons irréguliers ?
 On dirait qu'à toute aventure

Croit-il, le sot Cabrioleur,
En dansant devant nous, nous faire trop d'honneur ?
Et l'ambition de nous plaire
Ne sauroit-elle entrer dans son cœur mercenaire ? « Zitat/Motto

Mais voilà l'Opéra fini, j'en suis en vérité bien-aise ; quelque disposition que j'aye à me divertir de tout, l'Opéra est un plaisir [269] trop peu naturel pour m'attacher long-tems. « Selbstportrait

A moins qu'on ne soit sçavant dans la Musique, ces roulemens perpetuels, ces accords languissans & trop uniformes, rendent le cœur attentif sans le toucher ; cette attention le lasse peu-à-peu ; le dégoût suit de près la lassitude, & je me serois déjà endormi plus de vingt fois sans l'harmonie éveillée des Chœurs. A dire vrai, c'est cet agréable tintamare qui me plaît le plus de tout l'Opéra, & qui excite dans mon cœur ces mouvemens de gayeté, qui doivent faire le principal but d'un raisonnable Musicien, s'il s'en trouve de cette sorte-là.

J'ai tort de n'être pas plus habile, & de ne pas prêter à ces accords difficiles une oreille plus sçavante ; j'en conviens. Mais avec la permission des Maîtres de l'Art, il me semble qu'ils ne devraient pas tant composer, dans le dessein de plaire aux profonds Musiciens, comme eux, que dans la vue d'agréer à tous ceux qui ont un cœur & des oreilles.

Il est bien sûr que les règles de la Musique ne sont point arbitraires ; & au-lieu de se faire une gloire de la bizarrerie laborieuse de ses accords, un habile Compositeur devrait mettre son Art à sçavoir toucher les cœurs de ceux-là même qui ignorent s'ils sont touchés selon les Règles ou non.

Zitat/Motto » C'est assez de raisonnement,
Écoutons la petite Pièce. [270]
Quel est donc cet Objet charmant

Avec un air d'Agnès de la plus sotte espece ?

Son ton de voix niais gâte ce qu'elle dit.
Quoi donc, Monsieur de Touv...

Ne sauriez-vous à l'aimable Isabelle

Donner un peu d'esprit ?
Il faut encore que je glose
Sur l'Animal qui fait le Rôle d'Amoureux.
Quelle mémoire ! Il est si malheureux
Qu'il n'y sauroit fixer quatre ou cinq mots de Prose ;
De sa bouche sans peine un sens ne peut couler,
Et jusqu'à je vous aime il lui faut tout souffler.
Si la raison & la mémoire,
Sont toujours, en divorce entr'eux,
Il est fort naturel de croire
Que cet homme est judicieux.

Voici paroître Colombine,

Tout charme en elle, tout ravit,
Visage, port, voix, taille,
Avant qu'encor elle ait rien dit,
Tout parle en elle, & parle avec esprit.
Veut-elle faire la Soubrette ?
Son habil étourdit, & cependant il plaît ;
Et quand elle fait la Coquette,
Elle paroît l'être en effet.
Qu'elle est surtout charmante Actrice

Quand elle pleure, en Bérénice,
De Titus Arlequin les comiques rigueurs !

Souveraine de tous les cœurs, [271]
Dès qu'elle gémit & soupire,
Elle nous arrache des pleurs ;
Et dès que l'enjoûment succède à ses douleurs,
Elle nous fait pamer de rire.
Pour toi qui fais ici les Rôles des Benêts,
Croi-moi, renonce au bonheur de nous plaire,
Tu parois encore trop niais,
Pour copier ton propre caractère.
Ceux que le rare tour d'esprit

De Dominique autrefois divertit,

De tes gestes encor, Arlequin, daignent rire,
C'est beaucoup dire :
Mais tu devrois t'étudier
A prononcer les Vers sans les estropier.
On ne sçauroit qu'à tort exercer la critique
Sur ce petit Acteur, tant qu'il fait le Comique ;
Mais dès qu'il veut me faire fondre en pleurs,
Chauffant le Cothurne tragique,
D'un air burlesque il dépeint ses malheurs,
Et me fait malgré moi rire de ses douleurs. « Zitat/Motto « Ebene 2 « Ebene 1